

## Les ruraux sont-ils des citoyens qui se cachent au fond des campagnes ou de simples consommateurs d'urbanités ?

**Luc BOSSUET**

INRA –SAD - BP 27  
31326 - CASTANET TOLOSAN

**Eleni SOTIROPOULOU**

LADYSS UMR 7533-CNRS  
Université PARIS X Nanterre  
200, Av. de la République  
92000 - NANTERRE

**Résumé :** Longtemps décrites comme un monde à part, les campagnes sont aujourd'hui chaque jour davantage fréquentées par les urbains. L'importance de ces visites et des installations durables et saisonnières auxquelles elles donnent lieu laisse penser que le rural est un espace soumis aux désirs des citoyens. Cette vision néglige totalement les modes de vie et les migrations des ruraux pourtant utilisateurs bien plus réguliers de la ville. Pour rendre compte de cette réalité, le lecteur est invité à découvrir les modes de vie, la diversité et la régularité des mobilités, et les différents investissements spatiaux et sociaux des ruraux d'aujourd'hui. À partir d'enquêtes exhaustives conduites dans quatre villages européens, il est montré que les ruraux en fréquentant quotidiennement la campagne comme la ville participent au même titre que le reste de la société à l'ouverture et à la complémentarité des espaces. Cette ouverture est à la base de la redéfinition des rapports entre rural et urbain.

**Mots-clés :** Ville. Campagne. Mobilité. Mode d'habiter. Grèce. Midi-Pyrénées.

**Abstract :** Long described as a world apart, countryside is being today much frequented by city dwellers. The importance of these visits and permanent or seasonal installations leads us to the idea of its submission to the desires of townsmen. However this aspect totally neglects the ways of life and migrations of countrymen who much more regularly make use of the urban centers. In order to appreciate this reality, the reader is invited to discover the village way of life, the diversity and regularity of rural mobility as well as the various spatial and social investments of today's countrymen. Based on exhaustive interviews conducted in four European villages, this paper shows that country people, sharing their everyday lives between the countryside and the city, participate in equal terms with the rest of the society to the opening up and complementarity of urban and rural areas. This opening up underlies the redefinition of urban and rural relations.

**Key words :** City Countryside. Mobility. Ways of life. Greece. Midi-Pyrénées.

La ville et la campagne continuent de se différencier en raison de leurs caractéristiques propres ; importance de la nature, diversité des opportunités d'investissement personnel, niveau d'équipement public par habitant, concentration de l'habitat et des populations, etc. Pourtant avec l'amélioration des conditions de circulation, leurs habitants respectifs fréquentent de plus en plus ces deux espaces. Mieux, l'homogénéisation générale des modes et des conditions de vie conduit à ce que de nombreuses familles privilégient les campagnes comme cadre résidentiel et de vacances. Alors que le poids des ruraux d'origine et en premier lieu des agriculteurs ne cesse de diminuer, ces migrations conduisent à une profonde recomposition sociale des campagnes. Dans ce contexte, les ruraux n'hésitent plus à recourir aux services socioculturels, de santé et d'approvisionnement disponibles en ville (Kayser et al., 1993 ; Burgel, 2001), de sorte que les frontières sociales entre villes et campagnes (Bodson, 1993) paraissent s'effacer, même si de fortes disparités subsistent d'un lieu à un autre et entre les familles.

Face à cette tendance, parce que les ruraux sont membres à part entière de la société contemporaine, l'étude de leurs modes de vie, de leurs déplacements et de leurs investissements réguliers, est

essentielle à la compréhension des relations entre villes et campagnes et à la définition de la ruralité actuelle. Dans ce but, il est proposé d'analyser les relations qu'entretiennent les habitants de quatre villages, deux grecs et deux français, avec ces deux mondes. À cette fin, l'accent est mis sur les raisons d'être de leurs mobilités et la nature de leurs investissements campagnards et citadins. L'objectif est d'évaluer en quoi et comment leurs habitudes influencent les rythmes de vie de leurs villages. L'hypothèse sous-jacente est que les investissements réalisés par les individus en chaque lieu sont déterminés par les opportunités qu'ils rencontrent et apprécient en fonction de leur culture propre (Bourdieu, 1980) et de leurs expériences antérieures (Elias, 1991). Elle conduit à poser que le recours à des espaces géographiques différents de la part des ruraux est lié aux exigences de la vie contemporaine, à leurs recherches personnelles de satisfaction et aux caractéristiques des espaces qu'ils fréquentent (Bourdieu, 1991).

Une première partie est consacrée à la situation grecque et à l'exposé de ces évolutions. L'histoire et la situation actuelle des deux villages pris en exemple sont introduites avant de présenter les raisons et les mécanismes de leurs mutations récentes. Une fois cette connaissance acquise, les relations qu'entretiennent les villageois avec leur commune et avec la ville sont présentées ainsi que leurs raisons d'être. Une seconde partie focalise sur le cas français. Après avoir retracé les mutations des deux villages considérés, l'accent est mis sur les mobilités de leurs habitants et les raisons qui y président. Ensuite leurs investissements villageois sont présentés avant d'insister sur les différentes raisons de leurs pratiques spatiales et sociales. Les informations utilisées sont issues d'entretiens qualitatifs réalisés auprès des habitants de ces villages. Elles portent sur leurs modes de vie, leurs investissements villageois et urbains et sur les raisons qui les incitent à recourir aux deux espaces qu'ils utilisent.

## **I - RAPIDE ÉVOCATION DES RELATIONS VILLES-CAMPAGNES EN GRÈCE**

Les relations entre villes et campagnes traversent en Grèce, comme ailleurs, une nouvelle phase qui correspond à une urbanisation généralisée et à l'homogénéisation des modes de vie. Le renouvellement actuel des rapports villes-campagnes succède à une longue période caractérisée par l'extension des centres urbains et la régression sociale et économique des communes rurales. Ces évolutions ont marqué la rupture entre la vie traditionnelle villageoise et la vie moderne et citadine. Aujourd'hui, les interrogations que suscitent les évolutions actuelles sont semblables à celles de tous les pays, même si leurs ampleurs et leurs intensités sont différentes (Moissidis et Duquenne, 2000). Pour cette raison, il est nécessaire de rappeler brièvement les évolutions passées, avant d'aborder les villages observés.

La fracture entre les villes et le rural est générée, comme ailleurs en Europe, par la politique de développement industriel des années cinquante. Ce mouvement conduit à l'exode et à l'immigration vers l'étranger, provoquant le déclin des campagnes. La scission constatée est donc autant le résultat que la conséquence de rythmes de développement différenciés.

Entre 1950-1980, Athènes (Burgel, 1987) et Thessalonique sont pratiquement les seules à profiter de cet élan de modernisation puisque la croissance des villes de province reste limitée (Tsouyiopoulos, 1984). Le pays s'est alors quasiment trouvé divisé en deux (Lambiri-Dimaki, 1990). Synonyme de modernité, de travail, de qualité de vie, d'éducation, de divertissements, d'accès aux services de santé et surtout de promotion sociale (Moustaka, 1964), la ville représentait un réel idéal. Au contraire, lieu de souvenir et de départ, le village était vu comme une position de repli où la vie était moins chère qu'ailleurs (Mendras, 1961). Dans ces conditions, les campagnes sont abordées sous l'angle de leur dépendance socioculturelle, économique et politique aux villes, industrielles et capitalistes. Cependant, grâce aux relations étroites entretenues par les migrants de chaque village, l'interconnexion entre les deux mondes permet aux paysans de participer à la culture nationale et d'intégrer les habitudes urbaines (Tsoukalas, 1992). L'interpénétration idéologique et économique qui résulte de ces échanges a contribué au renforcement des liens entre les villes et les campagnes.

Quarante ans plus tard, à la faveur de leur désenclavement (Kyriazi-Allison, 1998), les campagnes, même les plus excentrées, connaissent un réel renouveau démographique et un accroissement de leurs

échanges avec le monde urbain (Burgel, 1987). Dans ce contexte, les villes de province connaissent désormais une croissance plus importante que les grandes agglomérations (Burgel, 2001). Ce mouvement se réalise au moment où, au cœur de l'espace rural, le nombre d'agriculteurs diminue et le développement des activités secondaires et tertiaires s'affirme. Les mobilités s'y développent et les destinations s'y diversifient. Le niveau et la qualité de vie y augmentent globalement. Les modes de vie et de consommation tendent à s'homogénéiser avec ceux des villes (Lambiri-Dimaki, 1983 ; Lambiri-Dimaki et al., 1995). Ces transformations conduisent à « *l'élaboration d'un monde où les rythmes s'accélèrent en même temps que les espaces deviennent discontinus* » (Burgel, 2000). L'ancienne dichotomie ville-campagne s'estompe au profit d'une interdépendance fonctionnelle accrue entre ces espaces et du renouvellement de leurs rapports.

De surcroît, la dégradation des conditions de vie en ville contraste avec l'amélioration des infrastructures et le développement des emplois ruraux. Sur le plan de l'habitat, cette réalité conduit à un renversement des préférences. Délaissant l'appartement citadin, de plus en plus de gens choisissent une maison à la campagne en raison de la qualité et des conditions de vie qu'elle offre (Kyriazi-Allison, 1998). Mieux, la double, voire la triple résidence tend à se généraliser grâce aux facilités de déplacement. La résidence secondaire devient bien souvent l'habitation principale pendant la période estivale (Burgel, 1987). En Grèce, où l'exode rural est récent, les citadins ont presque tous des racines campagnardes suffisamment récentes pour que les souvenirs et les relations entre les gens et les générations soient encore vivants. Si les données statistiques existaient, elles montreraient que beaucoup de ruraux travaillent dans l'agglomération voisine de leur domicile alors que des milliers d'agriculteurs grecs résident en ville tout en travaillant leurs champs (Burgel, 2001). Ces mobilités accrues produisent des interférences entre les espaces ruraux et urbains, plus fortes et plus courantes ici qu'ailleurs (Burgel, 1989). Marqué par des liens divers et variés avec la ville, le village devient un lieu « *où se vit, dans certains domaines, autrement, une même modernité* » (Eizner, 1996).

Au delà des mutations générales de l'espace rural grec, l'histoire de chaque village est marquée par des évolutions propres. La mobilisation de ces deux dimensions permet de définir les conditions de leur renaissance et les raisons qui y ont présidé. À partir de deux villages, nous allons observer comment, dans la vie quotidienne, leurs habitants recourent alternativement aux espaces ruraux et urbains, avant d'examiner les raisons qui les conduisent à de tels choix. Cette double existence influence et façonne les rythmes des campagnes, modifie leurs relations avec la ville et l'identité même des ruraux.

#### **A - Tsepelovo, entre ville et montagne épirote**

Bâti à flanc de montagne, à 1 080 m d'altitude le long des pentes du Tymphe, Tsepelovo est situé dans la région de Zagori central, au nord-ouest de l'Épire. Ce village est situé dans un cadre naturel doté d'une forte identité. Il est habité en permanence par environ deux cents personnes. Depuis 1999, date d'application de la loi Kapodistria instaurant le regroupement des communes rurales, Tsepelovo est le siège de la municipalité de Tymphe qui regroupe douze villages. L'élevage extensif et l'exploitation forestière étaient les principales activités jusqu'au développement du tourisme rural qui a débuté il y a une quinzaine d'années. Aujourd'hui, un réseau routier de qualité relie directement le village aux communes avoisinantes et à Ioannina, capitale régionale de 60 000 habitants. Plusieurs fois par semaine, même en hiver et par temps de neige, les Tsepelovites parcourent les cinquante kilomètres qui séparent leur commune de cette ville en quarante minutes environ. Il est toutefois indispensable de disposer d'un véhicule personnel puisque Tsepelovo n'est desservi que trois fois par semaine par les transports en commun de Ktel.

Autrefois, lieu d'émigration et de commerce vers l'Europe, le village a connu une réelle expansion économique dont l'héritage architectural, resté intact, est composé de ponts arqués et de maisons cubiques, bâti en pierres grises du pays. Le paysage, formé de pentes imposantes, de gorges et de petites vallées boisées de conifères, de hêtres et de chênes, donne au pays tout son charme. L'identité culturelle régionale se nourrit du mélange des us et des coutumes des peuples Zagoriens, Saracatsans, et Valaques qui se sont rencontrés ici.

En 1978, Tsepelovo ainsi que d'autres villages de la région, est classé en raison de l'esthétisme de son architecture traditionnelle. Dans le même temps, l'Organisme National du Tourisme encourage la fréquentation de la région en participant au financement de ses capacités d'accueil (Tee, 1983). Cette action débouche sur l'ouverture d'un hôtel de soixante lits qui inaugure la période de renouveau villageois.

Aujourd'hui, en plus de cet hôtel, Tsepelovo compte trois auberges et plusieurs chambres d'hôtes dont le nombre augmente sans cesse. Au total, le village offre cent cinquante-deux lits occupés trois mois par an, surtout à Noël, à Pâques et en été. À côté de ces possibilités d'hébergement, d'autres services se développent. En l'espace de quatre ans six tavernes, un magasin d'objets en bois, un petit café et trois épiceries se sont ouverts et voient leurs activités augmenter. Plusieurs métiers saisonniers apparaissent tels que guide de randonnées, vendeur d'herbes aromatiques, serveurs et cuisiniers, photographe, loueurs de VTT et de chevaux, etc. Ces emplois ouvrent de nouvelles perspectives économiques aux villageois. L'essor du tourisme renforce la demande en productions traditionnelles ce qui stimule l'élevage et l'artisanat du bois. Cette dernière activité se développe également grâce à de nombreuses réhabilitations et à de nouvelles constructions respectant le style du pays et l'emploi de matériaux traditionnels. Ces précautions n'empêchent nullement que ces habitations possèdent tout le confort intérieur voulu.

Les habitants permanents de Tsepelovo sont majoritairement des retraités. Plusieurs jeunes couples résident également là et vivent de la pluriactivité alliant élevage, travaux forestiers, artisanat, petit commerce et tourisme. Cette diversité leur permet de disposer d'un revenu annuel satisfaisant et d'un niveau de vie confortable. Pour ces gens, le village correspond à leur cadre de vie où ils ont leur maison, leur famille et leurs amis. L'existence y est d'autant plus envisageable que « *de nos jours la ville s'est rapprochée du village* » de sorte qu'ils peuvent s'y rendre facilement dès qu'ils en éprouvent le besoin. En général, ils descendent à Ioannina deux ou trois fois par semaine pour des raisons professionnelles et une ou deux fois tous les quinze jours pour leurs courses. Lors de ces déplacements, ils fréquentent les supermarchés, les cafés, les cinémas, les clubs, les lieux de promenade et ils recourent aux services administratifs et de santé. Pour être totalement libres de leurs mouvements durant l'hiver certains choisissent d'y disposer d'un pied-à-terre.

De nombreuses familles craignent de scolariser leurs enfants au collège du village. Elles ont le sentiment que les cours de langues et de préparation aux études supérieures ne sont pas d'un niveau suffisant. Elles considèrent que les activités sportives et culturelles ne sont pas assez nombreuses. Pour éviter ce handicap à leurs enfants, elles les scolarisent à Ioannina et y louent un appartement pour se loger. La mère les y accompagne alors que le père reste travailler à Tsepelovo. La famille se retrouve au village chaque fin de semaine, adoptant ainsi le rythme migratoire hebdomadaire des compatriotes.

Certains jeunes, après avoir séjourné en ville pour leurs études et à la recherche de travail, ont décidé de rentrer au village. Célibataires, sans situation et revenus autres que saisonniers, ils vivent chez leurs parents. Si le village leur offre une identité sociale reconnue, un cercle d'amis et une sécurité quotidienne, les rythmes de vie leur paraissent parfois trop calmes et trop monotones. En hiver, privés de la diversité sociale et culturelle qu'ils ont connu en ville et d'opportunité pour trouver un conjoint, ils vont régulièrement passer plusieurs jours chez des amis à Ioannina, à Thessalonique et à Athènes. Malgré ces périples citadins, ils ne s'installent pas durablement en ville car à leurs yeux l'urbain représente le chômage, la vie chère, l'anonymat, la solitude, les rythmes soutenus et angoissants. D'autres familles habitent en permanence Ioannina, ce qui ne les empêche pas de jouer un rôle important dans le village en raison de leurs retours fréquents. Elles montent voir la famille, les amis, profiter des rythmes de la campagne, entretenir leur maison. Certaines possèdent une entreprise commerciale et sont présentes tout au long de la période touristique. Le maire et plusieurs conseillers municipaux résident et travaillent à Ioannina en permanence. Une à deux fois par semaine ils montent au village pour assurer leurs responsabilités. Les enseignants, le prêtre et le facteur habitent également à Ioannina et font le trajet quotidiennement pour Tsepelovo. De nombreux expatriés participent ainsi à la vie sociale, économique, culturelle et politique du village.

Aujourd'hui habiter à Tsepelovo est avant tout « *une question d'envie et de choix* ». L'amélioration des conditions de circulation a permis le développement des mobilités. Les habitudes de déplacement prises par les Tsepelovites leur offrent une ouverture jamais égalée. Si quelques personnes âgées bougent rarement, au contraire les jeunes n'hésitent pas à circuler. Au cours de l'année, la succession des lieux de résidence, d'emploi et de distraction, les conduit à fréquenter la ville comme la campagne. C'est pourquoi, ils n'hésitent pas à dire : « *la ville est simplement devenue une autre façon de vivre, différente mais complémentaire du village* ».

### **B - Panormo, la ruralité crétoise du littoral**

Édifié sur la côte nord de la Crète, Panormo, village de la région de Kato Mylopotamos, compte aujourd'hui quatre cents habitants. Il est situé à vingt-deux kilomètres de Rethymnon, chef-lieu de la région, et à cinquante-neuf kilomètres d'Héraklion, capitale de l'île. Grâce à la route nationale qui traverse son territoire, la commune est desservie par des transports réguliers qui joignent ces deux villes. Le village est également en relation quotidienne avec les communes voisines et le siège de la municipalité, Perama, bourg de mille cinq cents habitants.

L'histoire de Panormo est fortement marquée par celle du siècle dernier et par l'évolution des voies de communication régionales. En 1894, le village rassemble à peine quarante habitants alors qu'en 1928 sa population atteint six cent quarante-neuf personnes. Entre ces deux dates, il devient le principal port commercial du canton de Mylopotamos et profite du développement de nombreuses routes en direction de l'arrière-pays. Cette situation favorable lui fournit une importante prospérité jusqu'à la fin des années vingt. Le village correspond alors à une petite ville de province regroupant les services administratifs, les institutions éducatives, de nombreux commerces, de l'artisanat et des unités de transformation des produits agricoles, etc. La collectivité d'alors ressemble à celle d'une cité industrielle avec son aristocratie commerçante, ses ouvriers et ses dockers organisés en union. La permanence de cet ordre est subitement bouleversée par le Krach de 1929 qui ruine les commerçants. En 1930, l'ouverture de la route reliant Rethymnon à Héraklion par Perama, village voisin, finit de ruiner le village. De nombreux Panormites prennent alors le chemin de l'exode. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, le village est reconverti en base militaire par les Allemands ce qui contraint les habitants au départ. Après la guerre, l'exode s'accélère notamment en direction d'Athènes, d'Héraklion et de Rethymnon. La vie économique du village se limite rapidement à l'agriculture alors que les gens vieillissent et la vie collective régresse.

En 1970, l'ouverture d'un nouvel axe routier le long du littoral rétablit les facilités de communication directe entre le village et les principales villes de l'île. Il permet d'attirer les touristes à la recherche d'une ambiance familiale, d'un cadre architectural de qualité et des charmes pittoresques du bord de mer. À la fin de la décennie, l'Organisme National du Tourisme habilite les premiers établissements hôteliers. Les perspectives de développement attirent des investisseurs extérieurs et mobilisent les compatriotes athéniens ainsi que quelques villageois. Neuf hôtels offrent environ cinq cents lits et les chambres d'hôtes totalisent six cents lits. L'accueil de vacanciers entraîne l'ouverture de petits magasins de souvenirs et de produits artisanaux, des bijouteries, des tavernes et des cafés, des supermarchés, des bureaux de location de véhicules, etc. Une forte émulation s'empare des gens pour soigner l'image du village ce qui permet d'attirer un tourisme familial grec et étranger. Le caractère familial du village est bouleversé à la fin des années quatre-vingt-dix par l'ouverture de trois grands hôtels offrant quatre mille lits.

L'essor touristique du village a profondément influencé ses évolutions démographiques et socioprofessionnelles ainsi que les rythmes de vie de ses habitants. Les professions libérales et commerciales se sont multipliées et offrent de nombreux emplois salariés, notamment dans l'hôtellerie. Profitant de cette aubaine, de nombreux jeunes restent au village alors que d'autres viennent de l'extérieur. De nombreux originaires sont rentrés au pays, misant sur l'avenir du village. Plusieurs familles albanaises, pakistanaïses, hindoues travaillent dans le tourisme et l'agriculture. Les activités agro-pastorales, sources d'approvisionnement, ont quasiment disparu laissant la place à l'esthétisme et à la propreté. Les gens achètent ce dont ils ont besoin dans les supermarchés de Rethymnon. Les personnes âgées font appel à leurs enfants ou à leurs voisins pour s'y rendre lorsqu'elles n'utilisent pas

le bus. Les familles vont également en ville pour les démarches administratives, les soins médicaux, les différents services ou simplement pour sortir. En cas de nécessité, elles n'hésitent pas à visiter l'hôpital universitaire d'Héraklion. Cette ville est fréquentée une fois par mois par une majorité de Panormites qui y viennent faire du lèche-vitrines, réaliser un achat important, se distraire, etc.

Le site naturel de Panormo attire des familles qui décident de s'installer là pour profiter de son cadre pittoresque et convivial. Quelques Européens, séduits par la physionomie du village, s'y sont établis. Propriétaires d'une maison et d'un jardin, ces gens travaillent au village, à Rethymon ou dans les communes avoisinantes. Malgré le coût des transports, ils habitent là afin de profiter de la famille et des grands-parents, et pour offrir à leurs enfants un cadre de vie plus calme et plus agréable qu'en ville. L'ouverture d'une école des langues étrangères au village et les services éducatifs disponibles à Perama, village distant de sept kilomètres, répondent d'une façon satisfaisante aux exigences de scolarisation pour de nombreux parents. Après le bac, certains jeunes décident de suivre une école de tourisme, des cours d'informatique ou de langues étrangères à Rethymon.

Si de nombreux Panormites travaillent hors du village, *a contrario* d'autres travaillent là alors qu'ils habitent ailleurs. À ces migrations pendulaires s'ajoutent celles plus saisonnières. Ce double rythme donne au village un double visage. Au plus fort de la période touristique les va-et-vient entre le village et le reste de la Crète, voire avec l'étranger, sont nombreux. Ils assurent à la commune une vie animée ponctuée de nombreuses festivités. L'intensité de cette période animée contraste avec le calme hivernal. À cette époque, les habitants vont davantage à Rethymon pour se distraire. Les jeunes y vont plusieurs fois dans la semaine pour y passer la soirée. À l'exception des migrants étrangers, de nombreux habitants entretiennent des rapports étroits avec d'autres villes grecques, où ils ont passé plusieurs années de leur vie. Pendant les mois d'hiver ils repartent vers Athènes, Thessalonique, Héraklion, Comotini, voire vers les villes européennes, pour visiter leurs amis ou leurs enfants, faire du tourisme et profiter des distractions culturelles des grandes villes.

Ces quinze dernières années, le village a profondément changé. Aux yeux des Panormites, ce n'est pas tant l'évolution des activités que le renouvellement de la population et des rythmes de vie qui provoquent une rupture vis-à-vis du passé. Pour eux, Panormo est redevenu une petite ville, à tel point que les inquiétudes urbaines se retrouvent dans le discours de nombreux retraités. Les gens ont plusieurs activités, aspirent à un niveau de vie élevé, se déplacent beaucoup et finissent par courir après le temps comme des citoyens. Le village, situé entre les villes de Rethymon et d'Heraklion, connaît une forte influence urbaine, situation qui favorise largement de nouvelles installations. Il offre les avantages d'un cadre familial et naturel propre à la campagne ainsi que de nombreux emplois. Il y a quelques années : « *on partait en ville à la recherche de travail alors que les chauves-souris se multipliaient au village... Aujourd'hui le travail est là* ». Par ailleurs, à l'exception des retraités qui n'ont aucune envie de quitter Panormo, tous les autres habitants entretiennent des relations étroites avec les centres urbains voisins ou éloignés, de sorte que ces différents espaces font partie de leur vie. La majorité de Panormites rejettent la ville comme cadre de vie permanente à cause du stress lié à la vie urbaine, de son coût élevé, de la pollution, de la forte concentration de l'habitat, du bruit, etc. Pour autant, ils refusent de s'enfermer dans le monde étroit du village. La ville leur est indispensable car elle leur offre des divertissements, de la diversité, de la culture, la foule et même l'anonymat. Dans la vie de ces ruraux, le village et la ville se complètent en raison de leurs attraits respectifs.

### **C - Villes et campagnes, deux réalités complémentaires pour un même monde**

Tsepelovo et Panormo sont deux villages que de nombreux aspects séparent. Pourtant, leurs situations montrent des similitudes, caractéristiques des villages grecs d'aujourd'hui et des nouveaux rapports qui s'instaurent entre villes et campagnes. C'est pourquoi, ces simples cas, du fait des mutations qu'ils connaissent, ont une valeur interprétative (Mitchell, 1983).

La première différence entre ces villages est leur emplacement géographique et leur éloignement. Tsepelovo est un village continental de montagne, situé à quarante minutes de la capitale régionale, au cœur du département frontalier le plus septentrional du pays. Il est mal desservi par les transports en commun, même s'il n'est plus enclavé comme autrefois. En dehors de quelques emplois dans la

fonction publique, la pluriactivité sylvo-pastorale y est encore importante, même si le secteur du tourisme se développe rapidement. Village côtier du nord de la Crète, Panormo profite depuis trente ans du principal axe de communication de l'île et de sa desserte régulière par des transports en commun pour assurer son avenir et accéder rapidement aux deux plus importantes villes de la région. Ces agglomérations sont d'importants bassins d'emploi dont le dynamisme repose sur l'essor touristique de l'île. Tsepelovo est représentatif des espaces ruraux longtemps en déclin social et économique alors que Panormo correspond davantage aux campagnes en voie de périurbanisation. Aujourd'hui, la vie de ces deux villages connaît une alternance saisonnière alliant période touristique et période de repli. Après une longue phase de marasme, ils s'insèrent chaque jour davantage dans les *campagnes vivantes* (Kayser, 1993).

Le renouveau de ces deux communes est lié à l'essor des communications et des transports favorisés par l'amélioration des infrastructures et de la qualité et du niveau de vie dans la campagne. Ces éléments permettent la multiplication des résidences secondaires et des investissements accrus dans ce territoire-jardin vers lequel on désire étendre la ville. Cette évolution explique le développement des emplois ruraux, notamment ceux du secteur touristique. Cette dynamique s'inscrit comme une alternative à l'urbanité aujourd'hui marquée par le chômage et des qualités de vie dégradées.

Le regain d'intérêt pour l'espace rural et le repeuplement qui en résulte commence à prendre une forte ampleur dans toute la Grèce. Ces tendances s'expliquent tant par les installations accrues de citadins à la campagne que par le tarissement de l'exode rural (Kyriazi-Allison, 1990). Si ce mouvement correspond à un élan général, il repose avant tout sur « *une somme de décisions individuelles liées à des opportunités et à des projets* » (Kayser, 1996).

À Panormo comme à Tsepelovo, nous avons observé que la majorité des villageois aspirent à participer et à profiter de la même façon du rural et de l'urbain. Pour cela, ils n'hésitent pas à multiplier les séjours et les déplacements entre ces deux espaces. Cette alternance est partout facilitée par la proximité des villes, lieu où se concentrent les services publics, les commerces, les possibilités de sorties, les services éducatifs et de santé dont les villageois sont de plus en plus en quête (Burgel, 2001). Au delà des disparités de vie affichées par les villageois rencontrés, leur double fréquentation, rurale et urbaine, conduit à affiner les conditions de "double appartenance" et de "multiterritorialité" (Chamboderon, 1985). Si de façon générale, en France le village devient, pour un nombre toujours plus grand d'individus, une scène sociale complémentaire de la scène urbaine, cette tendance s'affirme peu à peu en Grèce. Dans ces conditions, l'ancienne problématique de recherche sur les rapports villes-campagnes, mesurés à partir des échanges, des flux et des moyens de la domination urbaine sur les campagnes, cesse d'être pertinente. Il est alors nécessaire d'étudier par quel processus le monde rural s'insère dans un système intégré (Kayser, 1996).

## II - VILLAGES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI DANS LE SUD-OUEST DE LA FRANCE

Ségreville et Puycelsi sont deux villages de Midi-Pyrénées, distants d'environ quatre-vingts kilomètres. Cet éloignement, associé à leurs spécificités et à leurs histoires, contribue à les distinguer fortement.

Située au cœur du Lauragais de Haute-Garonne, la première commune se trouve à une trentaine de kilomètres à l'est de Toulouse, la métropole régionale. Les relations entre ces deux points sont facilitées par l'existence de nombreux axes de communication qui empruntent les lignes de coteaux et les larges vallées qui se succèdent parallèlement du nord au sud et rejoignent le lit de la Garonne au niveau de l'agglomération toulousaine. L'habitat Ségrevillois se concentre pour l'essentiel au village, petit bourg dépourvu de toute activité, exception faite d'un garage de mécanique et d'une agriculture céréalière. Les maisons se pressent autour du château et de l'église. Une quinzaine de vieilles fermes, disséminées dans la commune, complètent cet habitat ancien, édifié en briques roses spécifiques de la région. Ce bâti est aujourd'hui occupé pour l'essentiel par des gens sans lien avec l'agriculture, établis là au début des années quatre-vingt-dix.

À côté de ces habitations, d'autres ont été construites au cours de la décennie soixante-dix par les vieilles familles du pays à la recherche de confort mais dont le style est sans rapport avec celui du pays. Depuis le milieu des années quatre-vingt-dix, plusieurs constructions sont venues s'ajouter au village et aux deux hameaux de la commune ainsi qu'aux alentours des vieilles fermes. Ces habitations récentes sont principalement occupées par des migrants de la dernière heure.

L'évolution de l'habitat révèle les mutations de ce village à l'origine paysan. Pendant longtemps, il fonctionne à partir de la mise en valeur de larges domaines fonciers exploités en métayage. Ce système donne lieu à une importante stabilité de la propriété foncière et à des migrations communales de la part des familles paysannes. Comme dans tout le val de Garonne, à la suite de l'hécatombe de la Grande Guerre, de nombreuses familles italiennes viennent cultiver la terre. De 1920 aux années soixante, cette nouvelle population s'ancre dans le pays, sans remettre en cause le fonctionnement du village. Par contre, la révolution agricole des Trente Glorieuses se charge de profondément modifier cet équilibre. Suivant les étapes de la modernisation agricole de l'époque, les grands propriétaires choisissent de vendre leurs terres ou de les mettre directement en valeur. Peu à peu le métayage disparaît et la main-d'œuvre agricole migre vers Toulouse à la recherche de travail et de meilleures conditions de vie. Vingt ans après, Ségreville offre de réelles opportunités d'installation. Ces conditions permettent à la commune de retrouver les 145 habitants qu'elle comptait en 1931, à la différence qu'aujourd'hui 64 % d'entre eux vivent là depuis moins de dix ans.

Le second village, bâti aux confins nord-ouest du Tarn, en limite de ce département et du Tarn-et-Garonne, est à peu près à mi-chemin entre les deux préfectures que sont Albi et Montauban. La quarantaine de kilomètres qui sépare le village de ces deux villes s'effectue aujourd'hui relativement facilement grâce à des routes départementales et nationales réaménagées ces dernières années et à l'axe autoroutier Albi-Toulouse, via la petite ville de Gaillac. Implanté dans ce qui est aujourd'hui le "chemin des bastides", itinéraire touristique de l'arrière-pays albigeois, ce village reste cependant moins accessible que le précédent. Le bourg de Puycelsi, édifié au sommet d'un pic rocheux surplombant le pays, rassemble l'essentiel de l'habitat communal. Quatre hameaux disséminés dans la campagne et quelques anciennes fermes isolées constituent le reste des habitations. L'architecture, typique des pays calcaires, révèle une richesse qui n'a rien de paysanne. Les sols siliceux et la présence de nombreuses forêts ont longtemps permis le développement d'une activité artisanale de verrerie.

Petit centre administratif et d'échanges, ce village a connu une longue période de prospérité au cours du XIX<sup>e</sup> avant de décliner, pour mieux renaître. Entre 1931 et 1975, la commune perd 40 % de ses habitants malgré l'arrivée d'Italiens, d'Espagnols, de Hongrois et de colons au cours de l'Entre-Deux-Guerres et de rapatriés et de Harkis au lendemain des accords d'Évian. Par la suite, au cours des années soixante-dix, des Toulousains et des Montalbanais prennent possession des lieux. Ils rachètent des maisons qu'ils transforment en résidences secondaires. Des néo-ruraux, principalement originaires de Belgique, s'implantent durablement. Les années quatre-vingt sont propices à l'arrivée de familles anglaises, hollandaises, canadiennes et françaises. Ces dernières migrations donnent principalement lieu à des installations permanentes, auxquelles s'ajoutent des implantations résidentielles plus saisonnières. Aujourd'hui, le village est habité en permanence par une centaine de personnes. En été, leur nombre est multiplié par deux. À la même époque, chaque hameau connaît une variation similaire. Aujourd'hui, Puycelsi compte 460 habitants parmi lesquels les gens du pays, avec 15 % de la population, sont aussi nombreux que les gens de nationalité étrangère. À l'heure actuelle, Puycelsi passionne et attire autant ses habitants que ses visiteurs<sup>(1)</sup>.

Suite aux migrations en tous sens qu'ont connu ces deux villages, leurs populations ont largement changé. Au cours des dix dernières années, Ségreville est marqué par un large rajeunissement alors que Puycelsi est confronté au vieillissement de ses habitants<sup>(2)</sup>. Ces tendances s'expliquent par les conditions de vie auxquelles aspirent leurs occupants et l'attrait des lieux sur ceux qui y vivent. Aujourd'hui, Ségreville abrite une majorité de jeunes couples avec enfants alors que les familles de retraités sont nombreuses à Puycelsi. Cette réalité fournit à ces deux villages des structures par âge différentes. Les personnes de plus de soixante ans représentent 11 % des habitants de Ségreville et 30 % de ceux de Puycelsi alors que les enfants âgés de moins de 16 ans totalisent respectivement 24 et



15 % des villageois. Au delà de ces différences, la répartition socioprofessionnelle des familles rapprochent fortement ces communes, démontrant de ce point de vue une forte homogénéisation de l'espace rural en même temps qu'une forte diversification locale. Les agriculteurs avec 4 et 2 % des actifs y sont largement minoritaires. Les salariés du commerce, de l'artisanat et de l'industrie avec 63 et 56 % des actifs, les services avec 15 et 14 % ainsi que les professions libérales avec 7 et 4 % sont largement représentés. Par contre ce qui différencie largement ces deux communes est l'origine géographique de leurs habitants. La majorité des Ségrevillois (53 %) vient de Paris, Lyon, Bordeaux après avoir séjourné deux à trois ans à Toulouse, ce qui montre que leur ancrage régional est récent. Inversement, 48 % des Puycelsiens sont originaires du Tarn ou de Midi-Pyrénées. Seuls 23 % d'entre eux viennent des autres régions françaises, notamment des plus rurales comme le Massif central. L'absence de personnes de nationalité étrangère à Ségreville distingue également ces deux communes.

Les raisons qui ont conduit les gens à habiter là sont différentes. Posséder une maison de famille est un motif suffisant pour de nombreux originaires. Les uns y ont vécu en permanence, développant une activité artisanale, agricole ou ont profité des opportunités d'emploi situées dans les environs. D'autres sont partis chercher du travail au loin, avant de revenir s'installer au moment de la retraite. Les caractéristiques propres de ces deux villages expliquent en partie le choix d'implantation des nouveaux venus. Par exemple, ces campagnes possèdent une forte attractivité en raison de leur paysage et de leur architecture, alors qu'elles offrent de réelles opportunités d'installation, à des prix moins élevés qu'en périphérie immédiate des trois préfectures déjà citées. De la même façon, la faible distance qui sépare Ségreville de Toulouse et la situation géographique particulière de Puycelsi, à mi-chemin entre Albi et Montauban, facilitent les navettes journalières des couples dont les emplois sont dans ces agglomérations. Ces conditions, associées au désir des gens d'habiter la campagne plutôt que la ville, favorisent l'implantation des nouvelles familles dans un large mouvement d'accession à la propriété.

#### **A - Habiter ces villages, c'est aussi se déplacer**

Pour autant, habiter dans ces villages ne consiste pas uniquement à y résider. Chaque famille, en fonction de son mode de vie dicté par ses activités professionnelles, sportives et culturelles ainsi que par les relations qu'elle entretient, se déplace plus ou moins, fréquente plus ou moins assidûment des lieux différents. L'ampleur de ces déplacements, leur régularité et leurs raisons d'être conduisent à distinguer quatre groupes d'habitants.

À Ségreville et à Puycelsi, un tiers des familles effectuent en moyenne moins de 150 kilomètres par semaine. Dans le premier cas, elles se rendent principalement à Caraman, le chef-lieu de canton situé à six kilomètres, dans le second à Gaillac, gros bourg rural distant de vingt-cinq kilomètres. De leur côté, 28 et 35 % des familles villageoises parcourent chaque semaine entre 150 et 300 kilomètres. Pour les premiers, la destination privilégiée est Toulouse alors que pour les seconds, Gaillac reste le lieu le plus fréquenté. Les gens s'y rendent simplement plus souvent que ceux du groupe précédent. L'essentiel de ces familles réside dans ces villages depuis plus de trente ans, 58 % à Ségreville et 35 % à Puycelsi. L'agriculture et l'artisanat sont les secteurs d'activité de la moitié d'entre elles, majoritairement en activité (75 %) à Ségreville et en retraite (63 %) à Puycelsi. Caraman et Gaillac sont les lieux de leurs approvisionnements hebdomadaires. Ces localités concentrent le marché, les commerces, les artisans et les banques, les représentants du corps médical et les services sociaux, dont ils ont besoin. De la maternelle au collège, Caraman est également le lieu de scolarisation de la majorité de ces jeunes Ségrevillois. Jusqu'à l'entrée en sixième, les enfants du second village sont majoritairement scolarisés au bourg, avant d'utiliser le bus scolaire qui les emporte tous les jours à Gaillac. La fréquentation courante de Toulouse par ces villageois est liée à leur emploi.

Les familles suivantes se déplacent légèrement plus ; entre 300 et 400 kilomètres par semaine. À Ségreville, elles sont 20 % dans ce cas pour seulement 7 % à Puycelsi. Les premières se rendent toutes à Toulouse, alors que Gaillac garde les faveurs des secondes. Ces gens sont installés à 82 % depuis moins de dix ans à Ségreville et pour la moitié depuis moins de vingt ans à Puycelsi. Les premiers sont à 45 % des fonctionnaires et à 27 % des salariés de grandes entreprises, majoritairement en activité. Les seconds sont principalement des cadres en retraite. Toulouse dans le premier cas, Gaillac dans le second, sont les lieux de leurs approvisionnements hebdomadaires.

Enfin 22 % des Ségrevillois et 26 % des Puycelsiens n'hésitent pas à parcourir entre 450 et 1 200 kilomètres par semaine, les premiers principalement pour se rendre à Toulouse, les seconds à Montauban ou Albi. Installées depuis moins de dix ans à Ségreville et moins de vingt ans à Puycelsi (75 % des cas), ces familles regroupent majoritairement des cadres (50 et 62 %) majoritairement en activité (64 et 63 %) dans le privé comme dans la fonction publique. Les autres sont artisans à Ségreville et commerçants ou agriculteurs à Puycelsi. À l'occasion de ces déplacements, ils effectuent leurs courses hebdomadaires dans les lieux qu'ils fréquentent assidûment, villes où leurs enfants sont généralement scolarisés.

Reste que les déplacements individuels et familiaux sont motivés par d'autres raisons que les seules exigences liées à l'emploi et aux approvisionnements.

Pour les familles les moins mobiles de Ségreville et de Puycelsi, le village et le canton sont majoritairement le cadre géographique dans lequel elles trouvent les occasions culturelles et sportives qui leur conviennent. Celles-ci correspondent généralement à des manifestations habituelles du pays comme les fêtes de villages et de l'école, des rencontres sportives, des lotos organisés par les associations, etc.

Les familles qui parcourent de 300 à 400 kilomètres par semaine, recourent à des destinations plus diversifiées. À Ségreville, le canton demeure le cadre de prédilection pour 40 % d'entre elles. Dans ce cas, les gens en profitent pour participer à des manifestations identiques à celles auxquelles assiste le groupe précédent. De leur côté, un tiers des familles préfèrent se rendre à Toulouse et un autre tiers à Villefranche de Lauragais ou Revel, deux centres ruraux importants de la région. Dans ce cas, ces déplacements correspondent à une fréquentation plus ou moins assidue des cinémas, des théâtres, des salles de concert et des restaurants. À Puycelsi, parmi les familles qui effectuent régulièrement leurs courses à Gaillac, 89 % d'entre elles déclarent se rendre à Albi et Montauban pour se détendre alors que seuls 11 % privilégient le canton. À l'inverse lorsque Albi et Montauban sont des destinations courantes de la semaine, lasses de parcourir de longues distances, les familles privilégient Gaillac comme lieu de sorties.

Parmi les familles du groupe suivant, une forte majorité plébiscite Toulouse, Albi et Montauban. Cette tendance se manifeste également chez les gens qui se déplacent le plus. Deux tiers d'entre eux, cadres, enseignants ou exerçant une profession libérale, privilégient Toulouse alors que les autres, majoritairement des artisans, préfèrent le canton ou Villefranche et Revel. Pour les Puycelsiens dont les déplacements ont la même ampleur, pratiquement la moitié vont régulièrement à Toulouse et un quart à Albi et Montauban. Gaillac et le canton sont des destinations moins prisées.

### **B - Habiter ces villages, c'est aussi s'y investir**

Au vu de la diversité de ces déplacements, il est primordial de saisir l'implication des familles vis-à-vis de leur lieu de résidence pour avoir une vision plus précise de leur mode de vie. À ce titre leur participation à des activités collectives, nouvelles et anciennes, développées dans ces villages et aux alentours, ou leur adhésion à des cercles relationnels restreints est un révélateur intéressant.

Comme on pouvait s'y attendre, la moitié environ des familles les plus sédentaires, notamment celles qui résident dans ces villages depuis longtemps, s'investissent couramment dans les plus anciennes associations villageoises. Les plus dynamiques en assument la responsabilité et organisent des festivités ouvertes à tous. Les associations plus récentes attirent davantage des gens qui ne se retrouvent pas dans les activités habituellement proposées. À Ségreville, faute d'alternative de ce genre, 17 % des familles se tournent vers les communes périphériques et y nouent des relations, alors qu'à Puycelsi, 15 % d'entre elles s'investissent dans des associations villageoises développant des activités culturelles et sportives d'inspiration plus contemporaines. Toujours à Puycelsi, 13 % des familles participent à la vie des associations indistinctement de leur ancienneté. Par contre, dans les deux villages, 17 % des familles restent à l'écart de toute vie collective. Il s'agit parfois de personnes âgées et plus ou moins marginalisées, mais bien plus souvent de familles récemment installées qui

tiennent à sauvegarder leur tranquillité. Enfin, à Ségreville et à Puycelsi, 11 et 12 % des familles appartiennent à des réseaux relationnels restreints, sans implication directe dans la vie de ces villages.

À Ségreville, un peu plus de la moitié des familles qui effectuent entre 300 et 400 kilomètres par semaine participe sans distinction aux habituelles manifestations du village et s'investit dans des associations récentes situées en périphérie de la commune. Installés là relativement récemment, alors qu'ils se rendent chaque jour à Toulouse, ces gens profitent des occasions de détente situées aux alentours de chez eux, sans se préoccuper de leur caractère novateur ou non et sans un quelconque esprit de clocher. Par contre, 18 % des familles sont attachées à la vie collective habituelle du pays et 18 autres % préfèrent adhérer aux associations culturelles et sportives plus récentes, quitte à faire quelques kilomètres supplémentaires pour assurer leur passion. À Puycelsi, les familles de ce groupe se répartissent dans des proportions égales entre celles qui s'investissent dans des activités collectives habituelles du pays et celles qui participent à des cercles relationnels restreints dont les ramifications s'étendent hors de la commune.

Les familles les plus mobiles de Ségreville ont des implications locales très diversifiées. Seul un tiers d'entre elles participent quasi exclusivement à la vie habituelle de la commune. Professionnellement, ces foyers ont essentiellement des activités artisanales. Les autres ont toutes, à un titre ou à un autre, une implication extérieure à la commune. Ainsi, un tiers est membre d'associations culturelles et sportives dans les communes voisines alors qu'un autre tiers se retrouve au sein de cercles d'amis sans engagement associatif cantonal. À Puycelsi, les familles dans ce dernier cas regroupent également un tiers des gens. Les familles les plus attachées à la vie habituelle du village rassemblent un quart des foyers. Il s'agit exclusivement de gens installés dans la commune depuis longtemps et majoritairement des familles agricoles. Une part identique de familles soutient activement les associations de nouvelle génération. Enfin, 19 % des familles adhèrent plus ou moins à ces deux types d'organisation et participent à leurs manifestations.

### **C - Habiter ces villages, c'est vivre entre villes et campagne**

La diversité des comportements spatiaux des villageois montre qu'ils entretiennent des relations différentes avec les lieux cités. Pour en comprendre le sens, il est important de resituer ces mobilités vis-à-vis de la vie quotidienne des gens, incluant elle-même des instants plus exceptionnels. Pour cela, il est nécessaire de porter attention à l'histoire des lieux et des gens, à leurs pratiques et à leurs représentations car ces trois éléments contribuent à la définition du territoire de chacun (Rémy, 1975).

La diversité des conduites spatiales et des investissements relationnels qu'elles sous-tendent de la part des villageois permet de mettre en évidence des logiques différentes. Elles résultent autant qu'elles conduisent à des rapports distincts vis-à-vis de l'espace géographique et social dans lequel vivent les gens. La construction territoriale des familles est donc déterminée par leurs pratiques, elles-mêmes dictées par leurs habitudes et leurs références culturelles. Ainsi, chacune d'entre elles possède une perception particulière du monde environnant et adopte des stratégies différentes.

Indépendamment du village considéré, les familles les plus ancrées, les personnes les moins mobiles et quelle qu'en soit la raison, âge, activité professionnelle, etc., privilégient durablement les relations de voisinage, les approvisionnements et des investissements personnels de proximité. Cette réalité quotidienne n'implique nullement qu'elles n'aillent jamais en ville. Elles s'y rendent seulement moins souvent que les autres et lorsque l'opportunité se présente, elles privilégient les petits centres urbains plutôt que les grandes agglomérations.

Pour des raisons d'emploi, de scolarisation ou parce qu'elles éprouvent simplement le besoin de rencontrer du monde, de disposer des services urbains et des occasions de détente contemporaines, d'autres familles, généralement des classes moyennes, allient fréquentations urbaines plus ou moins courantes et vie locale. Il est à noter que lorsqu'elles vont quotidiennement en ville, lassées par les déplacements, les petits centres ruraux ont leurs faveurs dès lors qu'il s'agit de se détendre. Inversement, lorsque ces familles bougent peu durant la semaine, les grandes villes gardent leur caractère festif lors de leurs sorties. En milieu rural, ces familles s'investissent alternativement dans la

vie collective habituelle ou privilégient des activités plus contemporaines, quitte à se déplacer de nouveau. L'essentiel reste de trouver les opportunités qui les satisfont.

Enfin, les familles les plus mobiles et les plus aisées, qu'elles résident au village en permanence ou non, portent sur le village un regard différent en fonction des lieux. À Puycelsi, elles s'investissent dans la vie publique et l'animation du village. À Ségreville, faute d'interconnaissance suffisante et de relation, elles voient simplement dans le rural un espace de consommation et de détente, éventuellement propice à des réunions entre amis. Mais indépendamment du village, ces gens s'investissent beaucoup en ville, lieu qui représente pour eux l'ouverture, la culture et où ils disposent de repères et de moyens susceptibles de leur assurer une vie contemporaine motivante.

Au delà de l'histoire propre à chacun de ces villages, leurs habitants se rendent tous régulièrement à la ville. Les seules différences résident dans la fréquence de leurs déplacements, les raisons de s'y rendre et la taille de la ville visitée. Autrefois, plus ou moins décrit comme un monde aux relations extérieures limitées, le village est aujourd'hui fait d'ouverture sur son environnement, y compris la ville. Les ruraux d'aujourd'hui utilisent le rural et l'urbain pour y vivre et pour en vivre, consommant alternativement l'un et l'autre en fonction de leurs avantages et de la satisfaction qu'ils en retirent. En ce sens, ils se différencient peu des citoyens qui voient dans le rural un espace de détente, d'activités économiques nouvelles et éventuellement un lieu de résidence, plus ou moins durable. Dans ces conditions, pour comprendre la ruralité d'aujourd'hui, il est nécessaire de porter attention aux investissements individuels et familiaux des ruraux quelle que soit leur ancienneté de résidence et sans se référer a priori à une quelconque distinction entre les hommes et entre les espaces.

## Conclusion

Les déplacements auxquels recourent les villageois rencontrés permettent de saisir les lieux qu'ils privilégient pour développer leurs activités professionnelles, nouer des relations sociales, culturelles et politiques. Ces mobilités sont symptomatiques de leurs modes de vie, de leurs exigences et de leurs aspirations. À partir de l'exemple des quatre villages enquêtés, deux grecs et deux français, nous constatons qu'au delà de l'histoire, de la situation géographique et des particularités propres à chacun d'entre eux, leurs habitants tissent des rapports étroits avec leurs espaces environnants et notamment avec les villes de leur région. Aujourd'hui, pour vivre, les ruraux ne se suffisent plus du cadre spatial et social de leur village. Au contraire, ils se déplacent fréquemment profitant des facilités de transport à leur disposition. Depuis que les opportunités urbaines sont facilement accessibles, les gens choisissent de plus en plus de continuer à vivre ou à s'installer à la campagne. En ce sens, leurs mobilités ne peuvent pas s'expliquer par la seule référence à des exigences d'emploi ou d'approvisionnements car elles sont de plus en plus liées à des activités sportives, culturelles et relationnelles ainsi qu'à un désir d'évasion. De la même façon, en recourant toujours plus à des destinations diversifiées, selon des rythmes, des périodicités et pour des durées différentes, les ruraux se différencient chaque jour davantage les uns des autres, démontrant ainsi que l'essor des individualismes n'a rien de spécifiquement urbain. Membres de la société contemporaine, les ruraux, en recourant à plusieurs lieux de vie et d'activité participent activement à l'ouverture des espaces, dimension spécifique de notre temps.

## Notes

1 - Avec 30 000 visiteurs par an identifiés par le syndicat d'initiative, ce village est le quatrième lieu touristique du Tarn.

2 - L'âge moyen de Ségreville passe de 45 à 35 ans alors qu'à Puycelsi, il croît de 37 à 47 ans.

## Bibliographie

BODSON D., 1993. *Les villageois*. Paris, L'Harmattan.

BOURDIEU P., 1980. *Le sens pratique*. Paris, éd. de Minuit.

BOURDIEU P., 1991. *Effets de lieu*, La misère du monde. Paris, Seuil, pp. 159-167.

- BURGEL G., 1987. *Epanodos stin agrotiki Ellada (La Grèce rurale revisitée)*. In Damianakos St. (dir.), *Diadikasies koinonikou metasximatismou stin agrotiki Ellada (Aspects du changement social dans la campagne grecque)*. Athènes, éd. Ekke, pp. 29-43.
- BURGEL G., 1989. Vingt ans de modernisation en Messara Crétoise. *Meridies*, 9/10, janvier-décembre, pp. 103-112.
- BURGEL G., 2001. Organisation de l'espace et nouvelles tendances de la ruralité en Grèce. *Strates : matériaux pour la recherche en sciences sociales*. N° 10, mai.
- CHAMBODERON J.-C., 1985. Nouvelles formes de l'opposition ville-campagne. In Duby G. (dir.), *Histoire de la France urbaine*. Tome V. Paris, éd. du Seuil.
- DAMIANAKOS St. (dir.), 1981. *Aspects du changement social dans la campagne grecque*. Athènes, éd. Ekke.
- DEFNER A., 1998. Eleftheros chronos kai koinonikotita ston astiko choro (*Temps libre et sociabilité dans l'espace urbain*). Ekke, n° 96-97, pp. 7-35.
- DRANDAKI M., 1982. *To Panormo Kritis (Panormo de Crète)*. Promitheus o Porfyros, 6<sup>e</sup> année, mars-mai, vol. 29, pp. 129-144.
- EIZNER N., 1996. Postface. In Jollivet M. et Eizner N. (dir.), *L'Europe et ses Campagnes*. Paris, éd. Presses de Sciences Po.
- ELIAS N., 1991. *La société des individus*. Paris, Fayard.
- KAYSER B., 1990. *La renaissance rurale*. Paris, éd. Armand Colin.
- KAYSER B., 1993. *Naissance de nouvelles campagnes*. Marseille, éd. de l'Aube/DATAR.
- KAYSER B., 1996. *Ils ont choisi la campagne*, Editions de l'Aube, Marseille.
- KYRIAZI-ALLISON E., 1998. *Esoteriki metanasteusi stin Ellada tou 1990 : taseis, problimatismoi, prooptikes (Migration intérieure en Grèce de 1990 : tendances, interrogations, perspectives)*. Ekke, n° 96-97, pp. 279-309.
- LAMBIRI-DIMAKI J., 1983. *Social Stratification in Greece 1962-1982*. Athènes, éd. Sakkoulas.
- LAMBIRI-DIMAKI J., 1990. H koinoniki ereuna ston elliniko agrotiko choro (La recherche sociale dans l'espace rural grec). In Komninou M. et Papataxiarhis E. (dir.), *Koinotita Koinonia kai Ideologia (Communauté société et idéologie)*. Ed. Papazisi, pp. 170-192.
- LAMBIRI-DIMAKI J. et KYRIAZI (dir.), 1995. *H Elliniki koinonia sto telos tou 20ou aiona (La société grecque à la fin du 20<sup>e</sup> siècle)*. Athènes, éd. Papazisi.
- McNALL S.G., 1974. *The Greek peasant : values in conflict*. Washington DC : The American Sociological Association.
- MENDRAS H., 1961. *Six villages d'Épire : problèmes de développement socio-économique*. Ed. UNESCO, rapports de missions 11.
- MITCHELL J.C., 1983. Case and Situation Analysis. *Sociological Review*, vol. 31, n° 2, pp. 187-211.
- MOISSIDIS A. et DUQUENNE M.N., 1999. Periaistikos agrotikos choros stin Ellada : To paradeigma tis Attikis (Espace périurbain en Grèce : le cas d'Attique). In Kassimis Ch. Et L. Louloudis (dir.), *Ypaitiros Chora (Espace Rural)*. Ed. Plethron, pp. 149-187.
- MOUSTAKA C., 1964. *The Internal Migrant : A Comparative study in urbanisation*. Athènes, éd. Ekke.
- PANAYIOTOPOULOU R., 1992. H exeliki tis autokatanalosis ton agrotikon noikokyriion i oi epimenontes autokatanalotika (L'évolution d'autoconsommation ou inciter à la consommation). In Sakellaropoulos Th. (dir.), *Oikonomia kai politiki sti sychroni Ellada (Économie et politique en Grèce moderne)*. Éd. Amata, pp. 79-105.
- RÉMY J., 1975. Espace et théorie sociologique. Problématique de recherche. *Recherches sociologiques*, vol VI, n° 3, pp. 279-293.
- TEE, 1983, *Dynatotites Anaptixis Zagoriou (Possibilités de développement de Zagori)*. Section d'Épire, éd. Tee.
- TSOUKALAS C., 1992. *Dépendance et reproduction. Le rôle des appareils scolaires en Grèce*. Athènes, éd. Themelio, (première édition 1975).
- TSOUYIOPOULOS G., 1984. *To elliniko astiko kentro (Le centre urbain grec)*. Athènes.